Médiévales

Langues, Textes, Histoire

80 | printemps 2021

Animaux marins

Ceridwen LLOYD-MORGAN, Erich POPPE (dir.), Arthur in the Celtic Languages. The Arthurian Legend in Celtic Literatures and Traditions

Cardiff, University of Wales Press (« Arthurian Literature in the Middle Ages », 9), 2019, xxiv-408 p.

Alban Gautier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/11590>

DOI : 10.4000/medievales.11590

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 8 juillet 2021

Pagination : 189-192

ISBN : 978-2-37924-182-6

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Alban Gautier, « Ceridwen LLOYD-MORGAN, Erich POPPE (dir.), Arthur in the Celtic Languages. The Arthurian Legend in Celtic Literatures and Traditions », *Médiévales* [En ligne], 80 | printemps 2021, mis en ligne le 14 septembre 2021, consulté le 06 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/11590> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.11590>

Tous droits réservés

ici consacrées selon des critères d'historicité. D'une part, les concepteurs de la série ont eux-mêmes, dans des interviews et la communication qui entoure la série, adopté une posture historiciste, mettant en avant l'authenticité de la reconstitution, en particulier celle des costumes et des bâtiments, sans oublier l'insertion ponctuelle de dialogues dans des langues médiévales. D'autre part, les éditeurs du volume s'abritent d'emblée sous l'ombre tutélaire de Michael Hirst, le *showrunner*, et de Justin Pollard, le « conseiller historique » de la série qui signe la préface, et reprennent à leur compte la distinction de Hirst entre « exactitude » (*accuracy*) et « vérité » (*truth*) – distinction qui a tout d'un sophisme, puisqu'elle permet à la production de s'affranchir de la première pour mieux revendiquer la seconde. Or, ce que montrent de manière éclatante toutes les contributions – les meilleures comme les plus fades –, c'est que s'il est des « vérités historiques » que la série *Vikings* met en lumière, ce ne sont pas celles du « temps des vikings », mais bien les obsessions et les interrogations de l'anglosphère au début du XXI^e siècle.

Alban GAUTIER (Université de Caen Normandie)

Ceridwen Lloyd-Morgan, Erich Poppe (dir.), *Arthur in the Celtic Languages. The Arthurian Legend in Celtic Literatures and Traditions*, Cardiff, University of Wales Press (« Arthurian Literature in the Middle Ages », 9), 2019, xxiv-408 p.

Ce livre est le neuvième volume d'une collection qui, depuis une trentaine d'années, s'est imposée comme une des principales références dans le champ des études arthuriennes, chaque tome se proposant de couvrir, à travers des chapitres de synthèse, l'ensemble de la production relevant de la matière de Bretagne dans un domaine linguistique donné. Plus précisément, l'ouvrage recensé ici prend la relève du premier volume paru dans la collection en 1991, *The Arthur of the Welsh*, qui a rendu bien des services, mais qui avait vieilli. À travers une refonte complète du projet, l'objectif visé dans ce nouvel opus est double : intégrer, d'une part, les résultats des recherches conduites au cours des trois dernières décennies et, d'autre part, étendre le périmètre de l'inventaire à des textes celtiques extérieurs au monde gallois médiéval, à savoir aux œuvres composées dans les deux autres langues brittoniques (cornique et breton) et dans le domaine gaélique (irlandais et écossais, le mannois n'étant pas inclus faute de production arthurienne connue dans cette langue), mais aussi aux productions post-médiévales, que celles-ci relèvent du folklore et des traditions populaires ou qu'il s'agisse de compositions originales témoignant du succès sans cesse renouvelé de la matière de Bretagne en pays celtique. Le résultat est un impressionnant assemblage de vingt-quatre contributions, œuvres de chercheurs britanniques, irlandais, américains, français et allemands, réparties en trois sections de taille très inégale correspondant aux trois domaines linguistiques : gallois (dix-sept chapitres), cornique et breton (quatre chapitres) et gaélique (trois chapitres).

Le domaine gallois est, comme de juste, le plus abondant. C'est en effet au pays de Galles – cela ne fait plus aucun doute aux yeux de l'immense majorité des spécialistes – que la figure d'Arthur a émergé au cours des premiers siècles médiévaux et qu'elle a connu ses premiers développements littéraires entre le IX^e et le XII^e siècle, bien avant que Geoffroy de Monmouth et d'autres auteurs, latins puis français, ne s'en saisissent. Néanmoins, en dépit de son succès international, Arthur est toujours resté une figure importante de la littérature en langue galloise, perçue comme indigène et lui appartenant en propre : même les œuvres fortement inspirées de la production anglaise ou continentale lui ont conservé un certain nombre de traits spécifiques et beaucoup ont eu soin de l'inscrire dans la géographie et le paysage gallois. En outre, il n'a pas vraiment connu d'éclipse entre la fin du Moyen Âge et la période romantique. Faire la part de la continuité et des renouvellements liés à la réception d'œuvres élaborées sur le continent ou en Angleterre,

mais aussi rendre compte de leur articulation, constitue un des principaux questionnements pour les auteurs de chaque contribution.

Les trois premiers chapitres explorent les origines de trois figures dans la poésie galloise : Arthur, Myrddin (Merlin) et le trio formé par Trystan, Esyllt et March (Tristan, Iseult et Marc) apparaissent d'abord dans des poèmes non narratifs, souvent très allusifs et particulièrement difficiles à dater, car même s'ils ont été copiés dans des manuscrits tardifs (XIII^e siècle au plus tôt et jusqu'au XVII^e siècle), certains pourraient remonter au X^e siècle, peut-être même jusqu'au VI^e pour la collection élégiaque *Y Gododdin*. Les deux chapitres suivants portent sur deux *native tales* : *Culhwch et Olwen* (XI^e-XII^e siècle ?) et *Le Songe de Rhonabwy* (XIV^e siècle ?), des récits en prose qui mettent en scène le personnage d'Arthur. Ces cinq premiers articles – pendant vernaculaire et complément indispensable aux premiers chapitres du sixième volume de la collection, *The Arthur of Medieval Latin Literature*, paru en 2011 sous la direction de Siân Echard – couvrent donc l'ensemble de la production littéraire galloise qu'il est permis de regarder soit comme antérieure à Geoffroy et aux romans français, soit comme largement étrangère à leur réception au pays de Galles.

Au contraire, les six chapitres suivants étudient des œuvres en prose des trois derniers siècles du Moyen Âge qui témoignent d'allers-retours complexes, parfois difficiles à préciser, entre des traditions locales vivantes et la matière de Bretagne « internationale », principalement en latin et en français. À cette catégorie appartient d'abord la chronique *Brut y Brenhinedd*, titre sous lequel sont désignées les diverses adaptations galloises de l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy, présentes dans pas moins de soixante manuscrits ; une présentation sous forme de tableau n'aurait pas été inutile, mais on comprend que l'autrice n'a pas souhaité figer un champ qui reste l'objet de nombreux débats). On trouve aussi trois « romans » qui mettent en scène Owain (Yvain), Geraint (Erec) et Peredur (Perceval), et pour lesquels l'influence de Chrétien de Troyes est patente : plus personne ou presque ne prétend, comme certains l'ont cru jusqu'au milieu du XX^e siècle, que Chrétien a pu s'inspirer de ces œuvres, qui ne sont pas pour autant des adaptations serviles des romans français). Enfin, le récit intitulé *Y Seint Greal* est une traduction en un volume de *La Queste del Saint Graal* et de *Perlesvaus*, qui voit le personnage de Lancelot faire sa première apparition dans un texte en langue celtique.

Dès la fin du Moyen Âge et jusqu'à l'époque contemporaine, la figure d'Arthur et la matière de Bretagne n'ont cessé d'irriguer la culture galloise, comme en témoignent de nombreuses allusions, références et réécritures qui font l'objet des six chapitres suivants. Arthur et les siens apparaissent régulièrement dans les *Triades de l'île de Bretagne*, connues par des manuscrits des XIII^e-XV^e siècles, les versions successives témoignant de l'intégration croissante des récits continentaux à la tradition galloise. De même, la poésie galloise des XII^e-XVI^e siècles fourmille d'allusions : comparaisons entre Arthur et des dirigeants comme Owain Glyndŵr (m. 1416), rappels des prophéties de Merlin, etc. Entre la fin du XIV^e et le milieu du XVI^e siècle, des textes en prose – certains d'entre eux sont toujours inédits – ont puisé au même réservoir, souvent en brouillant les frontières entre historiographie et fiction. Il n'est donc pas étonnant de voir Arthur et son univers irriguer le folklore gallois, connu principalement grâce aux grandes enquêtes des XVIII^e et XIX^e siècles. De même, depuis l'œuvre de Giraud de Barri au XII^e siècle jusqu'aux travaux les plus récents, la toponymie galloise constitue un témoignage de l'interpénétration, à vrai dire très fluctuante, entre la geste arthurienne et la culture galloise. Enfin, le renouveau d'une littérature en langue galloise à partir de la fin du XVIII^e siècle n'a pas oublié la matière de Bretagne, mais ce n'est qu'après 1900 qu'Arthur et Avalon reviennent au premier plan de la production littéraire, exigeante ou populaire : le poète, philologue et

critique littéraire T. Gwyn Jones (1871-1949), lecteur des textes gallois médiévaux autant que de Malory et de Tennyson, joue ici un rôle de premier plan.

L'apparition d'Arthur dans les autres langues celtiques est beaucoup plus tardive. Que ce soit en cornique, en breton, en gaélique irlandais ou en gaélique écossais, les premiers textes arthuriens peuvent être datés entre le milieu du XV^e et le début du XVI^e siècle – la présence du personnage dans ces régions pouvant évidemment être attestée de manière bien plus ancienne à travers des textes latins. Cependant, comme le montrent les sept chapitres qui leur sont consacrés, c'est sans doute là le seul véritable point commun entre ces quatre domaines : en termes de perception du personnage et de son univers, de circulations des textes et d'influences extérieures, de rapport à la tradition orale, de genres littéraires ou de réappropriation de la matière dans les œuvres plus récentes, chacun se singularise.

Dans les Cornouailles insulaires, en raison de l'acculturation de la région au monde anglo-normand et du petit nombre de textes en cornique (cette langue, qui avait disparu de la moitié orientale du comté dès le XII^e siècle, s'est éteinte au XVIII^e), les études arthuriennes ont longtemps été limitées à quelques fragments dispersés et aux travaux des folkloristes. Elles ont été renouvelées par la découverte en 2000 d'un mystère intitulé *Bewnans Ke* : composée vers 1500, cette *Vie de saint Ke* (un saint local qui ne se confond pas avec le Keu des romans arthuriens) intègre des passages adaptés de l'œuvre de Geoffroy de Monmouth. Après le gallois, c'est en breton qu'Arthur, Merlin et les autres apparaissent le plus souvent : on les trouve ici aussi dans des mystères des XV^e et XVI^e siècles (*Sainte Tryphine et le roi Arthur*, *Vie de saint Nonn*), mais aussi dans un poème de cour composé en 1532 en l'honneur du duc (et dauphin de France) François III, ou encore dans un dialogue prophétique sans doute écrit autour de 1570. La matière arthurienne irrigue aussi la tradition des *gwerz* (ballades), dont beaucoup sont connus à travers le *Barzaz-Breiz*, la collecte aux modalités typiquement romantiques compilée par Théodore Hersart de la Villemarqué (1815-1895). Il n'est donc pas étonnant qu'Arthur soit devenu une figure récurrente de la littérature bretonnante du XX^e siècle : parmi les auteurs qui publient dans revue *Gwalarn*, c'est sans doute Xavier de Langlais (1906-1975) qui, en français puis en breton, aura laissé la trace la plus durable à travers une série de romans qui relocalisent la geste arthurienne dans le paysage armoricain.

Pour terminer ce tour d'horizon, les littératures gaéliques présentent deux tableaux contrastés. En Irlande, Arthur n'est certes pas entièrement absent, mais, contrairement à toutes les autres littératures celtiques et pour reprendre l'expression d'Erich Poppe, « il n'est pas chez lui ». Au milieu de l'immense océan de la littérature en moyen irlandais, les quelques textes traduits ou adaptés du latin ou du gallois, puis plus tard du français ou de l'anglais, font bien pâle figure : on mentionnera le *Lebor Bretnach*, traduction de l'*Historia Brittonum* dans la seconde moitié du XI^e siècle qui intègre naturellement le célèbre chapitre sur les batailles d'Arthur, et surtout la *Lorgaireacht an tSoidigh Naomhtha*, traduction de la *Queste del Saint Graal*, assez proche de l'original français, connue par des manuscrits de la fin du XV^e siècle. Par la suite, Arthur apparaît de loin en loin, puisque cinq compositions sont attestées jusqu'au XVII^e siècle, mais sans jamais s'imposer comme une figure majeure de la littérature irlandaise. Dans l'ouest et le nord de l'Écosse, le caractère essentiellement « britannique » d'Arthur et l'influence de la littérature en *scots* (l'anglais des Lowlands écossais) ont au contraire assuré à cette matière une place importante dans la littérature princière, la toponymie et le folklore gaéliques ; Arthur est même devenu un ancêtre revendiqué par certains clans. On peut espérer que le bilan provisoire consacré à ces textes écossais suscitera de nouvelles enquêtes.

Fidèles à l'esprit de la collection, les éditeurs et les auteurs nous offrent donc un outil de travail de grande qualité, confectionné avec le plus grand soin. Le livre s'ouvre sur une

introduction dense et un glossaire des termes gallois ; il s'achève avec une bibliographie (particulièrement développée pour les éditions de textes et les traductions) et un index détaillé. Notons enfin que tous les textes cités en langue originale sont pourvus d'une traduction en anglais : malgré la technicité de certains passages, le lecteur ignorant des langues celtiques n'est presque jamais incommodé, ce qui constitue un véritable tour de force.

Alban GAUTIER (Université de Caen Normandie)

Beatrice Borghi, *Il Mediterraneo di Anselmo Adorno. Una testimonianza di pellegrinaggio del tardo medioevo*, Bologne, Pàtron Editore, 2019, 560 p.

Le plus ancien témoignage de pèlerinage que nous connaissons remonte au IV^e siècle. Il s'agit de la relation de voyage de l'anonyme pèlerin de Bordeaux qui se rendit à Jérusalem. Depuis, de nombreux auteurs ont livré soit leur récit de pèlerinage, soit des conseils pour guider les pèlerins vers les lieux saints, que ce soit Jérusalem, Rome ou Compostelle. Ce type de littérature, dont le fameux livre V du *Liber Sancti Jacobi* est l'un des fleurons, s'est surtout épanoui à la fin du Moyen Âge.

Ainsi, nous avons conservé la très riche relation de voyage décrivant le périple d'Anselmo Adorno, marchand italien parti de Bruges avec son fils Jean en 1470 pour un long pèlerinage à Jérusalem. Ce récit est connu par trois manuscrits seulement. En réalité, aucun des trois n'est le manuscrit original, rédigé par Giovanni Adorno, ou la copie remise au roi d'Écosse auquel l'œuvre est dédiée. Le manuscrit 330 de la Bibliothèque municipale de Lille est une copie légèrement abrégée du texte intégral, composé quelques décennies après le retour à Bruges, à la fin du xv^e siècle. Un deuxième manuscrit remontant au XIX^e siècle s'avère être une copie d'un manuscrit disparu qui correspondait à une version plus ancienne et plus longue, sans doute très proche du texte original offert à Jacques III d'Écosse. Il s'agit du manuscrit M1 24 de la Bibliothèque Vauban de l'Université catholique de Lille. Enfin, en 1491, Rombout de Doppere réalisa une traduction en flamand, fortement abrégée, du texte latin de Giovanni Adorno, sous la forme d'un guide pour les pèlerins en Terre sainte, complété par d'autres informations utiles à l'entreprise d'une telle expédition. Cette version fut éditée en 1893 par E. Feys dans les *Annales de la Société d'émulation de Bruges*.

Le contenu du manuscrit 330 de la Bibliothèque municipale de Lille n'est pas inédit, puisque, dès 1978, Jacques Heers et Georgette de Groër en avaient proposé la première édition et une traduction intégrale en français. Cette unique édition et traduction de l'ensemble de cet important témoignage méritait une nouvelle approche critique et c'est ce que nous offre Beatrice Borghi, historienne de l'Université de Bologne, en publiant une édition révisée du texte latin, accompagnée d'une traduction inédite en italien. Quant aux descriptions supplémentaires propres au manuscrit M1 24 de la bibliothèque de l'Université catholique de Lille qui figuraient en appendice dans l'édition de J. Heers et G. de Groër, elles sont ici intégrées dans le corps du texte, en italiques, certainement dans une volonté de se rapprocher le plus possible de la version originale perdue. Le résultat rend la lecture des différentes péripéties du voyage facile et sans solution de heurt.

Dans l'édition française, le choix des auteurs avait été de rédiger une courte introduction (une vingtaine de pages), mais d'accompagner le texte de nombreuses notes, parfois assez longues. Le parti pris par Beatrice Borghi est tout autre, puisqu'elle a préféré réduire les notes au strict nécessaire et produire une riche première partie (131 pages) qui va bien au-delà d'une simple introduction. Le résultat de ce choix se manifeste, là aussi, par une meilleure fluidité de lecture.

Après une préface de Véronique de Limburg Stirum, descendante de la famille Adorno, et une introduction de Laura Galoppini, spécialiste des marchands italiens installés à Bruges à la